

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 77 (1932)
Heft: 12

Artikel: Les leçons de Caporetto
Autor: Verrey, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les leçons de Caporetto ¹.

Le lecteur se sera rendu compte, au cours de notre exposé, de plusieurs des causes qui ont provoqué la défaite des uns et facilité la victoire des autres. Qu'on nous permette cependant de les résumer et de les compléter ici. Nous les rangeons dans l'ordre suivant :

- 1^o les causes politiques ;
- 2^o les causes militaires antérieures à la guerre ;
- 3^o les causes psychologiques ;
- 4^o les déficits de l'instruction ;
- 5^o les malchances ;
- 6^o les fautes des commandants supérieurs ;
- 7^o l'erreur du haut commandement.

Nous répétons que ce n'est point dans un esprit de dénigrement que nous relevons les fautes commises, car ce n'est pas à nous, qui manquons de l'expérience de la guerre, à juger ceux qui l'ont faite : notre unique but est de nous instruire.

1^o Les causes ou plutôt la grande cause politique est le travail de sape accompli dans le peuple et dans l'armée par une bande de gens, d'espèces très diverses ; d'une part certains pacifistes ou neutralistes fort bien intentionnés mais voyant faux et, d'autre part, des antimilitaristes révolutionnaires et des propagandistes ennemis qui proclament que dès que le soldat italien déposera ses armes, l'ennemi en fera autant et que viendra l'ère du bonheur universel ². Ce travail de sape n'a pas été suffisamment contre-battu par le gouvernement et par le parlement. La contamination s'est faite, comme ailleurs, par l'arrière, et le mal a pris toute son ampleur avec la défaite.

¹ Lire la première partie de cette étude dans nos livraisons d'octobre et de novembre 1932. (*Réd.*)

² Une des causes (secondaires) du rétablissement italien sur la Piave tient au fait que de nombreux soldats ont été furieux de voir les Austro-Allemands les poursuivre alors qu'eux avaient jeté les armes.

2^o Il faut se rappeler qu'avant les années 1860-70, de nombreuses provinces de l'Italie actuelle étaient sous la dépendance de l'Autriche et que certains Etats, comme ceux du roi de Naples et du pape, avaient comme soldats des étrangers. Il ne pouvait donc y avoir en Italie, en 1914 (sauf au Piémont), une tradition militaire enracinée, facilitant à la masse, comme en France ou en Prusse, par exemple, l'acquisition des qualités morales et intellectuelles propres à la guerre ¹.

On n'a pas ressenti ce déficit dans la troupe seulement, mais aussi dans le corps des officiers de réserve, fortement augmenté, par nécessité, depuis le début de la guerre, et dont plusieurs ont été inférieurs à leur tâche tant au point de vue du métier militaire que de la conscience. Certains même, faits officiers contre leur gré, étaient franchement paresseux et défaitistes.

3^o Dans cette armée, qui manquait encore partiellement du sentiment du devoir militaire, le général Cadorna et d'autres chefs qui, eux, avaient une très haute idée de ce devoir, ont voulu, trop rapidement peut-être, créer ce sentiment. Ils ont fait exercer une discipline basée sur la crainte de punitions très sévères et frappant également les bons et les mauvais ².

En même temps, on n'a pas assez cherché à rétablir l'équilibre en s'occupant suffisamment du bien-être de la troupe ; la subsistance, bonne en 1915, était médiocre en 1917 ; puis on régla trop tardivement la question des congés et celle des subsides ³.

Enfin les « limogeages » trop répétés eurent deux résultats fatals : le premier fut de discréditer le corps d'officiers ; le second fut d'avoir finalement trop de véritables incapables à

¹ M. Mussolini s'efforce aujourd'hui de créer cette tradition militaire au moyen du service préparatoire englobant la jeunesse. Nous voyons par cela combien nous devons, chez nous, nous garder de tout ce qui pourrait effriter cette tradition.

² Voir sur cette question, comme sur celles mentionnées aux chiffres 1-3, les ouvrages précédemment cités et celui du comte Novello Papafava : *Appunti militari*.

³ Pour remonter le moral, des conférenciers sont venus sur le front et des chefs ont harangué la troupe, mais cela a eu peu d'effet, et même n'a produit que de l'irritation là où l'officier ne s'intéressait pas à ses soldats et ne les traitait pas convenablement.

la tête des unités, car à cette diminution des cadres s'ajoutait la perte de nombreux officiers valeureux, tombés sur le champ de bataille.

4° Ce qui frappe dans cette opération de Caporetto, c'est le peu de pertes en morts et le petit nombre de blessés de l'armée de Below. Il est évident que le brouillard et la carence du feu d'artillerie italienne en certains secteurs, le premier jour, y sont pour beaucoup. Toutefois l'instruction supérieure des troupes austro-allemandes nous semble avoir joué le rôle principal, et nous allons énumérer ci-dessous les différents domaines où elle s'affirme.

a) Excellente collaboration entre l'artillerie et l'infanterie : les fantassins ne craignent pas de se coller à son feu, quitte à quelques pertes, bien balancées par l'avantage de pouvoir se lancer sur l'adversaire encore accroupi dans son fossé. L'artillerie allemande persévère parfois trop longtemps sur le même objectif, mais mieux vaut ça que le contraire, car elle ne devance ainsi jamais trop l'infanterie.

b) Grande habileté à utiliser le terrain et à profiter des angles morts : la troupe se soustrait à la vue et au feu en se rendant invisible, ou presque. Elle est apte à surmonter tous les obstacles et à escalader avec des charges énormes les pentes les plus raides. Quand l'Italien les croit encore loin, ils sont là tout près et le défenseur a perdu tout l'avantage de la hauteur ; il n'a plus la chance de dominer de son feu un assaillant, qui grimpe péniblement.

c) La précision de feu de toutes les armes et engins d'infanterie (grenades y comprises) et l'habileté dans le choix de bons emplacements de tir : c'est l'effet du feu bien ajusté qui impressionne les Italiens et leur donne souvent l'illusion qu'ils ont à faire à forte partie, alors que ce n'est pas le cas ¹.

Soulignons aussi à ce propos le rôle important joué dans

¹ Mentionnons à ce sujet qu'à l'escalade du Stol, c'est le major Miksch lui-même qui, devant chaque position à enlever, choisit l'emplacement de tir de son canon d'infanterie et de ses mitrailleuses, tant ce choix lui paraît important. (En guerre, celui qui se sait responsable ne craint pas, au mépris de toute théorie, de faire les choses lui-même dans les moments de crise.)

certaines assauts par une base de feu soigneusement installée, par exemple au Jezza ¹.

d) Capacité manœuvrière : malgré tout leur désir d'aller rapidement en besogne, les chefs de la 14^e armée ménagent leurs hommes, et là où l'artillerie ne peut pas les couvrir de son feu, ils demandent à la manœuvre la réalisation de leurs progrès. Nous les voyons chercher inlassablement à gagner les ailes, les flancs et les derrières de leurs adversaires ou passer encore par un terrain jugé infranchissable et non surveillé. Et la manœuvre marche vite, ce qui fera dire à un officier italien prisonnier, s'adressant à un Allemand : « Que faire pour nous défendre, vous étiez si vite sur nous et de tous les côtés à la fois ! »

e) L'emploi judicieux des patrouilles et la façon parfaite dont elles ont accompli les tâches qui leur étaient confiées.

On ne peut pas assez relever l'heureuse activité des patrouilles, en particulier de celles commandées par des officiers, qu'elles agissent comme patrouilles de pointe, de combat ou autres. Elles cherchent, de jour comme de nuit, les chemine-ments, les trous dans la ligne ennemie, les passages dans les obstacles ; elles reconnaissent les ailes, les flancs et les points faibles. Tantôt elles agacent l'adversaire pour attirer l'attention sur elles, tandis que le coup se frappera ailleurs, tantôt au contraire ce sont elles qui, par une action audacieuse et rapide, s'empareront de la position, surgissant dans le dos du défenseur absorbé par l'attaque principale. Dans d'autres cas, livrées à leurs seules forces, elles n'hésitent pas à risquer une entreprise hardie, comptant sur leur cran et sur leur expérience, témoin cette patrouille d'une dizaine d'hommes au combat de Luico, qui se glisse jusqu'à une position italienne garnie de quatre canons et d'autant de mitrailleuses, qui gênaient les Allemands et tue ou fait prisonniers les servants et capture ou démolit les pièces.

Du côté italien, il n'en est pas tout à fait de même.

¹ Voir, précédente livraison, les notes concernant la conquête du Jezza, celles du Colovrat, du Cucco, du Spigh, etc.

Par un défaut de l'organisation militaire, la collaboration infanterie-artillerie n'est pas assez intime ¹.

Le feu des fusiliers et des mitrailleurs n'est pas suffisamment précis.

Si les contre-attaques sont souvent menées énergiquement, elles sont trop massives ; elles n'ont pas la souplesse manœuvrière des attaques de leurs ennemis.

A lire les récits de combat, l'activité des patrouilles italiennes paraît assez négative ; on a même l'impression que les Italiens, cédant à l'instinct de rester réunis, ne détachaient guère de postes et de patrouilles, ou que les uns et les autres se repliaient promptement. Nous n'avons jamais lu qu'un mouvement tournant ou enveloppant de l'ennemi ait été découvert dans un délai utile, ni que des patrouilles ou des petits détachements aient rien tenté ².

Chacun a l'air de travailler pour son compte dans sa sphère d'action, sans s'intéresser au voisin, même là où le propre intérêt semblerait l'exiger ³.

A lire le récit des événements, il semble que sur certaines montagnes l'assaillant ait pu tourner et étouffer à son aise un point d'appui après l'autre sans qu'il y ait eu intervention de la part des voisins. Au Jezza le brouillard est fautif, mais ailleurs ces points d'appui étaient-ils trop espacés ou séparés par un terrain couvert pour l'empêcher, cette intervention ; nous l'ignorons.

¹ Les brigades n'étaient pas attachées une fois pour toutes aux divisions, mais passaient de l'une à l'autre suivant les circonstances, ce qui empêchait absolument officiers d'artillerie et d'infanterie d'acquiescer cette camaraderie de combat indispensable à une bonne coopération.

² Un officier des troupes autrichiennes de l'ex 14^e armée, à qui nous avons soumis notre impression touchant le tir et l'activité des dits postes et des patrouilles, nous a répondu que celle-ci était conforme à la vérité, à part certaines exceptions.

³ Ainsi, les grandes unités d'artillerie sur les flancs du Jezza et du Colovrat paraissent avoir manqué de liaison avec l'infanterie de la deuxième ligne, ou entre elles, puisqu'elles furent surprises l'une après l'autre.

Un chef de groupe de cette artillerie met, il est vrai, la faute sur la compagnie d'infanterie qu'on lui donna comme soutien, dont ni le chef ni les hommes ne firent leur devoir. (Gl. Capello : *Per la verità*, page 280.)

A la défense de cette même deuxième ligne dans ce secteur, il semble que contre-attaque et défense n'aient pas été toujours bien liées, et cela contrairement aux instructions du général Capello, qui avait prescrit de frapper au flanc l'ennemi cherchant à tourner la position et d'écraser, comme dans une tenaille, celui qui aurait réussi à se faufiler dans l'intervalle des lignes.

5° Nous en arrivons maintenant aux malchances qui ont certainement joué un grand rôle dans la défaite italienne.

Nous avons déjà eu l'occasion de citer la première : le temps pluvieux avant l'opération et à certains jours de celle-ci, qui voile les préparatifs ennemis, gêne considérablement l'observation, bouscule le plan de feu en maints endroits le 24 octobre, enfle le Tagliamento au plus mauvais moment, sans compter qu'il a causé maladie et cafard les jours précédant l'action et a empêché toute la préparation de la défense. Exercées avant le combat dans d'heureuses conditions, réchauffées, les troupes italiennes eussent tenu tout autrement.

Malchance aussi d'avoir désarmé les forts défendant les ponts du Tagliamento ; des ouvrages qui ont coûté cher, ne servent ainsi plus à rien. On a fortifié et garni de magasins et probablement de citernes, bien des sommets de montagne, mais justement pas le Me Maggiore sur lequel le général Cadorna base son espoir de résistance après la prise du Stol !

* * *

Mais à nos yeux la plus importante de toutes c'est, en octobre, la maladie du général Capello, commandant de la 2^e armée, et désigné après la bataille comme un des grands coupables, parce que n'ayant pas fait prendre à ses corps d'armée les mesures ordonnées par le général Cadorna.

Nous n'entrerons pas ici dans le vif du débat, mais nous sommes persuadé que, pouvant se déplacer, ce général aurait vu les choses sous un autre jour que celui sous lequel il les a considérées, confiné dans sa chambre de malade ou dans son bureau, et que son action eût été tout autre sur ses subordonnés ².

¹ On trouve parfois inutile, chez nous, de faire des exercices par le brouillard ou la pluie, du fait qu'on ne voit rien et que ça gêne le plan de feu prévu. Le défenseur ne sera jamais suffisamment exercé à se battre par tous les temps et à savoir rapidement modifier son dispositif.

Il est vrai que dans un terrain très difficile et peu connu, le brouillard pourra gêner aussi considérablement l'assaillant, comme la division Edelweiss en a fait l'expérience au Rombon et vers Racolana.

² Voir à ce sujet, et sur son différend avec le général Cadorna touchant la contre-attaque du plateau de Lom, l'ouvrage du général Capello, intitulé : *Per la verità*, et les chapitres XVII-XX de son livre *Note di guerra*.

6^o Conséquemment les trois commandants de corps d'armée de l'aile gauche n'ont pas organisé une défense répondant aux intentions du général Cadorna, telles que nous les avons exposées plus haut ¹.

Au XXVII^e corps, le fait de n'avoir posté qu'une division et quelques éléments de plus² sur la rive droite de l'Isonzo et d'avoir laissé mettre trop d'hommes en 1^{re} ligne dans cette division, a été payé bien cher. A lire les récits de la bataille dans le secteur Jezza-Colovrat, on a le sentiment très vif que plus étoffée et présentant moins de lacunes, la 2^e ligne, dans ce terrain boisé, eût partout tenu, comme elle l'a fait par endroit, là où la maille était bien serrée.

Le chef de l'artillerie de ce corps a aussi sa grande part dans la perte de cet important bastion en faisant taire l'artillerie, sous prétexte d'économie de munitions, au moment où elle aurait dû ouvrir le feu sur les tranchées ennemies regorgeant d'assaillants, et cela de nouveau contrairement aux intentions du haut commandement ³.

Les troupes du VII^e corps ne sont donc pas en position, le 23 au soir. Si pour une bonne défense il eût été nécessaire d'être en place plus tôt pour connaître à fond le terrain et avoir le temps de tout préparer, il fallait l'être d'autant plus pour passer aux contre-attaques. Dans ce terrain difficile, de telles manœuvres demandent à être étudiées soigneusement, pour déboucher à l'improviste, au bon moment, et au bon endroit, et pour avoir les appuis de feu et les observations installés aux points favorables de même qu'une protection sur l'aile exposée. La contre-attaque, tentée vers Luico, l'après-midi du 24, n'est pas poussée à fond alors qu'au début, surtout, l'Italien fut numériquement très supérieur à son adversaire. Un pareil mouvement bien conçu, préparé et exécuté à temps, aurait pu avoir contre la 12^e division allemande un résultat décisif.

¹ Voir livraison de novembre, le chapitre de l'« Attente italienne ».

² Le XXVII^e corps prolongea encore par un bataillon d'une brigade de réserve la ligne de la 19^e division ; le reste de la brigade semble avoir été laissé très en arrière de la division.

³ Quand on pense aux amas de munitions recueillies par l'envahisseur, on ne peut que s'étonner d'un ordre pareil. Le chef de l'artillerie du XXVII^e corps prétend l'avoir reçu, mais ne dit pas de qui, ce qui nous importe ici fort peu.

A lire certaines relations, les garnisons du IV^e corps (même les meilleures troupes) occupant dans la région du Mrzli les fossés de 1^{re} ligne dominés par les Autrichiens étaient déprimées par un sentiment d'angoisse continuelle. De leur côté, les chefs n'avaient pas grande confiance dans le barrage de l'artillerie ¹. Pourquoi alors, par ce temps de brouillard, n'avoir pas dégarni davantage dans cette région la 1^{re} ligne au profit de la seconde qui là aussi, bien étoffée, aurait tenu plus solidement dans la brume ².

Dans le bassin de Plezzo, la même question, quoique urgente, vu l'étendue du front de la 1^{re} ligne et la nécessité de se créer des réserves, était plus difficile à résoudre, mais il semble que durant les semaines précédant les actions on aurait pu trouver une solution ³.

L'abandon de la ligne de Pod-Selom a été fatal ; il a permis la rapide marche au Stol. Celui du sommet du Me Maggiore a eu les conséquences dont nous avons parlé. Les deux commandants supérieurs qui décidèrent ces deux retraites n'en calculèrent pas les suites funestes.

7^o Nous arrivons enfin au haut commandement. Le général Cadorna est un vrai chef. Il a des dons d'organisateur, il est plein de volonté, de décision, de sang-froid et de clarté. Il s'est montré grand dans la défaite. Il a, bien entendu, de nombreux ennemis qui lui reprochent sa stratégie et sa tactique, mais c'est le sort de tout général en chef, surtout lorsqu'il est malheureux.

Il semble bien, cependant, que ni lui ni son entourage ne se soient rendu compte du danger, dans toute son acuité.

¹ Un officier belge nous a aussi parlé de secteurs semblables de *frousse* et de démoralisation sur le front de son armée et où, pour reprendre courage, on usait largement de « pinard ».

² En considérant la carte au 1 : 75 000 de l'ouvrage du général K. von Dellmensingen (mentionné dans la livraison d'octobre), il semble qu'ici aussi, dans la deuxième ligne, les Italiens avaient très soigneusement organisé les flanquements. Il est plus que probable que, par le beau temps, les Autrichiens n'eussent pas passé si vite, peut-être pas du tout.

³ Nous reconnaissons volontiers que chefs et soldats qui tiennent une position dont ils ont préparé la défense dans le menu détail et dont le plan de feu semble parfait, aient une grande idée de leur force et souffrent à la pensée de la quitter pour s'établir ailleurs. Et pourtant l'expérience de la guerre avait déjà démontré qu'une première ligne occupée de longue date était perdue sitôt que l'ennemi disposait des moyens d'artillerie suffisants.

Peut-être les tiraillements continuels avec le gouvernement et les autres soucis de sa fonction ont-ils trop absorbé son attention, à cette époque ? Il n'a donc pas prévu pareil déploiement de forces chez l'adversaire dans ce secteur, sinon il n'eût pas manqué de faire bombarder de nuit les routes aboutissant aux bases d'attaque.

On reproche aussi à Cadorna d'avoir jeté ses réserves au fur et à mesure de leur arrivée, à leur débarquement des camions, sans artillerie et souvent sans mitrailleuses, au fort de la tourmente, soit pour contre-attaquer, soit pour défendre des positions sans avoir le temps de les reconnaître, au lieu d'avoir constitué, toutes forces réunies, un mur solide, plus en arrière. Pour qui connaît la fin des événements et les qualités manœuvrières de l'armée de Below, le reproche est fondé. On comprend toutefois son désir d'arrêter l'ennemi au plus vite, de profiter du terrain montagneux semé d'obstacles naturels et artificiels, comme aussi de ne pas laisser tomber aux mains de l'envahisseur un terrain si difficile à reconquérir.

On s'étonne surtout que ce général si vigilant et sévère n'ait pas pensé, alors qu'il s'inquiétait des besoins de la troupe, avant la bataille, à s'assurer si les ordres qu'il avait donnés étaient bien exécutés ou en voie de l'être, chose dont il pouvait d'autant mieux s'enquérir, qu'il savait le général Capello malade ¹.

Après un combat malheureux, Kléber (ou tel autre général de la première république), appelle un capitaine et lui dit « prenez 200 hommes et 2 canons, allez occuper cette position ; vous vous ferez tous tuer, mais vous sauverez l'armée. »

Un tel ordre faisant appel à l'esprit de sacrifice a toujours été compris et a rendu fort les vacillants, tout en les mettant immédiatement en face du pire destin.

La troupe à qui on a laissé croire que la partie ne serait pas trop dure, le matériel, le terrain ou la fortification se chargeant de la protection, a un optimisme qui se transformera

¹ A ce sujet, certains auteurs ont déclaré (je résume leurs propos) qu'ils auraient mieux aimé un général moins respectueux de la responsabilité et de l'initiative à laisser à ses subordonnés, mais gagnant la bataille, que la perdant, par trop de déférence envers eux.

On ajoutera qu'à l'optimisme indispensable à un chef, celui-ci ne doit pas oublier une juste défiance.

vite en découragement et en panique, dès que les faits ne répondront pas aux prévisions.

Est-ce ici l'espérance d'une victoire facile qui l'a fait oublier, nous ne le savons, mais tandis que l'ennemi avait, lui, son mot d'ordre, il ne semble pas qu'on en ait donné un, assez expressif, aux troupes italiennes, pour leur rappeler leur devoir, tendre leur énergie, et les pousser à la résistance acharnée et tenace qui aurait pu en maint endroit modifier la situation ¹.

(*A suivre.*)

Colonel Ch. VERREY.

¹ Nous aurons encore quelques considérations à exposer touchant Caporetto ; nous le ferons en traitant la bataille du Dobropolié.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur relatant les expériences faites lors de divers exercices de défense et de rupture dans la région de St-Maurice. (S'il n'y a aucune comparaison possible avec les opérations de la guerre en tant qu'effectifs ou étendue des fronts, il y en a en tant que préparation — plus ou moins complète — de certaines lignes.)

En 1907, la percée est accomplie de nuit, l'assaillant trouve dans un vallon un chemin faiblement occupé ; il enlève par surprise le détachement qui le couvre et arrive ainsi, en suivant cette voie et sans autre incident, dans le dos du défenseur qui comptait trop sur les forces et moyens de feu établis sur les hauteurs dominant le vallon et qui, n'étant pas avertis, ne purent entrer en jeu.

En 1913, deux jours de suite, l'agresseur pénétra à l'intérieur de la défense par un terrain très difficile et pas gardé. (Le premier jour, une compagnie de Valaisans, aidée de sapeurs de montagne avec échelles et cordes, grimpèrent le long d'un couloir presque à pic ; un homme au sommet roulant des cailloux eût arrêté l'assaillant. Le second jour, après des averses terribles, un bataillon valaisan, également, arriva par un sentier difficile, de nuit, et par le glacier parvint à surprendre à l'aube le défenseur effaré.)

En 1916, ce sont des carabiniers genevois qui, par une escalade téméraire, conquièrent un point d'observation très important. Le poste qui y était regardait bien toute la contrée, mais pas la paroi située au-dessous de lui, qu'il jugeait totalement infranchissable.

Dans d'autres occasions, nous avons vu le défenseur accablé ou sur le point de l'être (dans ce dernier cas, le brouillard s'est déchiré au dernier moment), l'effectif et les moyens de feu calculés pour un temps clair se révélant parfaitement insuffisants quand on est dans la « ouate ».

Ces exemples montrent qu'on a souvent chez nous trop de confiance dans la prétendue impraticabilité du terrain et qu'on ne se méfie pas assez des surprises de la nuit et du brouillard, ce dernier plus redoutable encore, puisqu'il empêche tout signal lumineux.

Comme certaines troupes italiennes à Caporetto, nous n'assurons pas suffisamment nos ailes, nos arrières et même notre front par des postes et des patrouilles, ou bien nous ne les envoyons pas aux points les plus importants ; trop souvent le chef responsable, au lieu d'instruire lui-même ses organes, en charge un subalterne, qui à son tour en charge un autre, et l'intention initiale du chef est ainsi déviée.

Durant les trente-cinq ans de notre activité d'officier, nous avons vu notre infanterie faire des progrès dans bien des domaines, mais peu en celui-ci. Cela provient certainement du fait que dans les dix dernières années l'attention principale a été dirigée sur des modifications sans cesse renouvelées touchant les formations et les commandements et préparant la voie au nouveau règlement d'exercice ainsi qu'à l'introduction du F. M. Souhaitons que l'instruction de notre arme, revenue non au calme de la routine, mais à celui du travail suivi, permette à nos chefs de confectionner l'instrument de combat bien forgé, en toutes ses pièces, que doit être notre infanterie.